RECIT DE NOEL

La Veuve

Quand elle allait, à petits pas brusques, sur les pavés luisants de la grand'rue, les rideaux restaient plus longtemps soulevés, les regards embusqués dans les coins d'ombre se tendaient vers elle avec une insistance hostile ; alors, penchant le cou plus en avant, elle se hâtait comme si derrière les vitres elle entendait l'aigre murmure des voisines.

—En voilà une qui ne se tracasse pas de la guerre.

—Et de son mari, vous pouvez dire.

—Il peut se faire tuer ça ne l'empêchera pas de jouer sa musique.

—Le maire devrait défende ça.

—Quelle aille jouer dans sa cave. Au moins on ne l'entendra pas.

—Vous ne voyez donc pas qu'elle le fait exprès. Toutes les fois qu'elle joue, elle ouvre ses fenêtres.

Pourquoi, mon Dieu ! cette haine ? Elle n'était pas fière —pourtant ; elle avait renoncé aux pauvres gants de fils toute sa coqueterie de petite bourgeoise ; ses mains rouges, gercées par le froid, tannées par les travaux domestiques attestaient son humilité aux commères.

Son honneur n'était pas de ceux qui irritent ; un tout petit ménage, un mari, pour toujours troisième clerc d'avoue, une maison avec deux étages, très bas, un jardin qu'une seule allée partage.

Pourquoi elles lui en voulaient ? Ah ! elle le savait trop : parce que, dans la pauvre salle à manger aux meubles grêles, il y avait ce luxe hautain, insultant : un piano —et parce qu'elle, dont les robes luisaient aux coudes, se permettait orgueil monstrueux, d'en faire jaillir les sources limpides d'harmonies. Lorsque la guerre avait emporté loin d'elle son mari, dans quelques tranchée gluante de la Meuse, elle avait voulu que la maison restât silencieuse : le piano s'était tu, mais les lettres arrivaient de là-bas, calmes, joyeuses avec presque toutes cette imploration.

"Je t'en supplie, ma mienne joue chaque soir comme tu jouais autrefois, pour moi, rien que pour moi.

"Vois-tu ici, lorsque la nuit tombe, une vague gonflée de souvenirs monte en moi ; elle voudrait crever, s'épandre se mêler à ces mélodies souples et naïves que j'aime—"la Berceuse" de Fauré, tu te rappelles !—Alors si je sais qu'à ce moment tu joues, je t'assure, je t'entendrai, oui, je t'entendrai."

* * *

Le jour ou après un assaut, son mari avait été nommé sergent, elle avait cédé. Forte de la joie qui la soulevait, elle avait rouvert le piano fermé ; hésitants, puis rapides, les doigts avaient ployé les touches ; d'un geste léger, comme tissant l'harmonie, ils déroulaient les arabesques sonores, et par la fenêtre entr'ouverte, dans l'atmosphère morne de la grand'rue, les sons tombaient. larges vivants et clairs comme une immense pluie d'or.

Ce fut une stupeur : une indignation spontanée réunit des haines vieilles de dix ans.

—Cette femme le croiriez-vous, elle s'amuse pendant qu'on est en guerre !

—Pas possible. C'est vrai, alors, ce qu'on dit ?

—Tel que je vous le raconte ; toute la journée, elle joue, elle chante et des romances et des dauses—et ça ne finit jamais.

—Moi, je vais lui en faire de la musique, avait déclaré Mme Petitmangin, la fruitière d'en face—et à partir de ce jour, à peine les premiers arpèges s'égrenaient-ils que Mme Petitmagin, saisie d'une subite fureur ménagère empoignait chaudrons et casseroles, bousculait les seaux criards, tisonnait avec rage, le tout dans un bruit terrible de ferraille.

La fenêtre se fermait silencieusement et l'on n'entendait plus qu'une mélodie éteinte, lourde, semblait-il, d'une douleur étouffée.

Les mois passèrent Un soir, elle vit entrer l'adjoint qui tenait, mal dissimulée dans la main une enveloppe jaune. Il n'avait pas voulu s'asseoir ; debout, les bras pendants le long du corps, il avait dit : "Madame. . ." Elle avait compris.

Cette fois, comme murées dans un cercueil d'ébène, les mélodies étaient restées encloses sous le couvercle aux luisances sombres. Des journées entières, avec des pleurs dans les yeux, elle demeurait immobile, le regard perdu, glissant sur les reflets noirs et semblables à eux, ses pensées vacillaient, brillantes de larmes et cernées d'ombre.

—Ça l'a calmée, tout de même, avaient dit les voisines et Mme Petitmangin cessait de malmener sa batterie de cuisine.

Or, voici que le jour de Noël, se produisit un événement prodigieux un coup de théâtre fantastique qui, en un clin d'œil, jeta sur le seuil, frémissants révoltés, hagards, les habitants de la grand'rue le piano résonnait de nouveau.

—Le croiriez-vous Mâme Chavassier, cette créature, elle recommence : elle a—cette malice !—tiré ses volets pour qu'on ne la voie pas, et enfermée dans sa cage elle joue, elle joue, et allez donc !

—Et il n'y a pas deux mois que son mari a été tué.

—C'est trop fort !

Aussitôt la décision fut prise ; un "charivari" lui apprendrait les convenances, à celle-là—et armées d'ustensiles des tinés à un effroyable tintamarre, les commères se glissèrent dans le petit jardin attenant à la maison.

Partout les volets étaient tirés. Etouffant leurs pas, prêtes, à déchainer le tumulte, elles avancèrent vers les fenêtres : alors, allongeant le regard à travers l'entre-baillement des persiennes elles virent. . .

Voilée de noir, la tête rejetée en arrière, les yeux levés vers la photographie du mort posée entre deux bougies dont les clartés rousses tremblaient dans l'ombre elle jouait, et la mélodie très douce s'envolait montant comme un encens léger vers le portrait immobile, et les mains caressaient les touches pâles comme si elles palpaient une chair exsangue et meurtrie, et le long des joues des larmes lourdes glissaient, pareilles aux gouttes brûlantes qui pleuraient sur la cire.

Et, devant ce spectacle incohérent, sentant obscurément qu'elles se trouvaient en face d'un mystère dont il ne fallait pas déchirer le voile, sans un mot, elles se retirèrent.

On la croit folle et lorsque, à petits pas brusques, plus cassée, elle s'en va par la grand'rue, les voisines hochent la tête et se frappent le front, ignorant que ce geste dérisoire désigne aussi l'invisible étoile qui marque le front de tous ceux qui, avec leurs douleurs, font de l'harmonie.

Temoignages anglo canadiens

Toronto.—"Meeting the French Canadian Half-way" tel est le titre suggestif d'une causerie que donnait, le 27 novembre, devant le Toronto Ad Club, M. Charles Holmes, B. A., directeur de la revue "Publicity", et publié par l'Agence canadienne de Publicité, de Montréal.

Devant une affluence extraordinaire d'auditeurs, parmi lesquels on remarquait des représentants de la plupart des grandes maisons d'affaires de Toronto et un certain nombre de personnages de la politique locale, M. Holmes s'attaqua avec force à tous les préjugés entretenus dans les milieux anglais sur le compte de Canadiens-français. De l'ensemble de ces remarques impartiales découlent les conclusions suivantes : L'animosité marquée par beaucoup contre les Canadiens-français n'est pas justifiable ; Les Canadiens-français ne sont pas des étrangers dans ce pays, ils y sont une force avec laquelle il faut compter ; La langue française a dans ce pays droit de cité ; Le parler des Canadiens français n'est pas ce patois que d'aucun imaginent mais "un français plus uniforme que celui des Français de la vieille France".

Après les félicitations du président du lunch-causerie M. Fitzpatrick, M. Holmes reçut l'approbation de M. Conquergood, au nom des manufacturiers de Toronto aidsi que de M. John Blackhall, surintendant de la Dominion Express Co., et de M. Cameron commissaire de la ville de Toronto Celui-ci avoua même qu'arrivé à ce lunch imbu de préjugés contre les Canadiens-français, il quittait la table avec une meilleure appréciation de leurs qualités. Il dit qu'il n'a qu'un regret, c'est que M. Holmes ne puisse pas se faire entendre dans toutes les villes de l'Ontario.

Avis aux Francophobes

Ottawa. — Le sénateur Cloran a prononcé récemment un discours politique d'où nous extrayons les avis suivants adressés aux francophobes de toute catégorie.

"Cette province a-t-il dit, n'a aucune ambition de dominer sur les autres sections du Dominion, mais elle ne veut pas non plus qu'un élément de l'Ontario lui fasse la loi.

J'aurais à donner un avis qui s'adresse principalement aux politiciens, aux journaux et à certains prédicateurs protestants. Je dirai aux politiciens des loges : "mêlez-vous de vos affaire", car la province de Québec n'a pas empiété sur vos droits et n'a pas attaqué votre religion. Aux journaux je dirai de mettre de côté leurs attaques perverses. Quant aux fanatiques qui insultent les Canadiens-français, je leur rappellerai que les Français étaient ici avant eux et qu'ils seront encore quand ils auront disparu. Aux prédicateurs qui puisent leur texte dans les évènements mondains et non dans l'évangile, je dirai que nous n'avons pas besoin de leurs avis.

Je connais le français, peut être mieux que personne. J'ai été élevé parmi les Canadiens-français et j'ai suivi les cours de collèges français, soit en Canada, soit en France. Ils sont mes amis et, comme sénateur de Victoria, division de Montréal, je représente trois ou quatre cent mille d'entre eux

Je dirai à ces journaux mal guidés : ne portez pas la main sur Québec, ne vous écartez pas de la politique pour soulever des querelles de race. Lorsque je vois des journaux menacer Sir Lomer Gouin une cour martiale, j'ai presque honte d'être Canadien. Sir Lomer Gouin parle au nom de quatre millions de Canadiens français et c'est l'homme que l'on voudrait traîner devant une cour martiale."

L'orateur parla ensuite de la prépondérance de l'élément français dans plusieurs parties de l'Ontario et de l'Ouest et il ajouta : "Si vous voulez l'union, cessez d'injurer Québec, car le plus brillant avenir appartient à cette province."

Le francais, langue necessaire

Manchester. — La onzième convention annuelle de l'Association des Instituteurs de l'Etat de New Hampshire avait lieu récemment dans cette ville. La question de l'enseignement du français dans les écoles publiques a eté étudiée attentivement au cours de la discussion.

Entre autres conférenciers, un professeur de l'academie de Milton M. Charles R. Goldthwaite. a présenté un rapport intéressant sur "La langue et la littérature française dans l'éducation moderne'. Il a exprimé l'opinion que le français va prédominer à l'avenir sur toutes les autres langues dans l'enseignement.

La leçon qui découle de cette constation, telle qu'exprimée par le "Canado Américain", dans sa dernière livraison, est que les Franco Américains auraient grandement tort de négliger l'usage du français et de ne pas le faire enseigner à ses enfants

Quand on a le cœur aimant, c'est en soi-même que l'on vit surtout : non pas dans un soi-même égoïste, mais dans cette retraite sainte du cœur, où un seul autre être suffit, pour remplir une journée, où l'on s inquiète peu de la foule et de ce qu'elle pense, où le dehors n'est rien. Chez toutes les grandes et nobles âmes c'est là la passion. Je souhaite que ce soit la vôtre.

Le véritable amour est pur ; il est dans le cœur et non dans les sens.

R. P. LACORDAIRE.

Téléphone 53

Bouchard & Fournier

ELECTRICIENS

EDMUNDSTON, N. B.

Le Plus Beau CADEAU de NOEL

Voulez vous donner un cadeau utile ? Voulez vous faire un présent agréable ? Voulez vous trouver quelque chose au prix que vous désirez payer ?

Achetez un KODAK

Il y en a de toutes les qualités et de tous les prix, depuis $2.00 à $25.00

En outre des KODAKS, vous trouverez chez

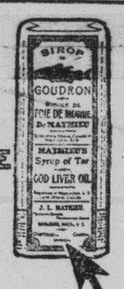
SYDNEY LAPORTE, Photographe

Seul agent de la Eastman Canadian Kodak Co.

Un assortiment complet *d'albums, de papier à imprimer, de poudres à développer*, et tout ce qu'il faut pour les amateurs de la photographie.

Venez me voir, vous serez bien servi.

SIROP DE GOUDRON ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE DE Mathieu CASSE LA TOUX



Gros flacons,—En vente partout.

CIE. J. L. MATHIEU, Prop., SHERBROOKE P. Q.

Fabricant aussi les *Poudres Nervines de Mathieu*, le meilleur remède contre les maux de tête, la Névralgie et les Rhumes Fiévreux.

Téléphone 27

LOUIS A. DUGAL

CONTRACTEUR ELECTRICIEN

EDMUNDSTON, :-: N. B.

Crise du charbon en Allemagne

ELLE MENACE DE DEGENERER EN UNE CATASTROPHE. — LES AFFAIRES PARALYSEES —GRANDE MISERE CHEZ LES PAUVRES.

Amsterdam, 14, spéciale.— Le "Vorwarts" dans un long article, dit que la crise du charbon à Berlin et dans tout le pays, menace de dégénérer en catostrophe. Les affaires sont toutes paralysées et dans les quartiers pauvres la misère est très grande.

Changement de Bureau

M. l'avocat Max. D. Cormier annonce au public qu'à partir de lundi, le 23 juillet, il ouvrira ses bureaux à l'imprimerie du Madawaska, où ses clients pourront le rencontrer le jour et le soir.

Attention spéciale donnée à la perception des comptes.

Tout travail de notaire et d'avocat.

Représentant de plusieurs bonnes compagnies d'assurance contre les incendies.

Une couche d'eau d'un pouce d'épaisseur sur une surface d'un acre, pèse 101 tonnes.